

Article

« Le problème de la lecture et les bibliothèques scolaires »

Chaké Minassian

Lurelu, vol. 1, n° 2, 1978, p. 3-5.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/25896ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Le problème de la lecture et les bibliothèques scolaires

par Chaké Minassian

Professeur à l'Université du Québec à Montréal

Les enfants de maintenant vivent dans un univers où prédominent l'image et le son, la télévision et la publicité.

Pour eux, le livre a cessé d'être l'unique instrument d'évasion, d'émerveillement, d'acquisition de savoir et de culture. Et, en toute objectivité, comparativement aux autres moyens dont ils disposent pour remplir leurs moments de loisir, l'on ne saurait prétendre que la lecture constitue une solution de facilité pour ceux qui ne sont pas spécialement motivés ou pour ceux à qui l'on n'a pas inculqué de solides habitudes en matière de lecture.

Les adultes ont beau affirmer : "Lire, ce devrait être chercher à satisfaire le besoin de découvrir, de connaître, de s'informer, de s'enchanter par soi-même ou de communiquer telle ou telle information à autrui", le fait demeure que beaucoup d'enfants d'aujourd'hui préféreraient regarder le film *Vingt mille lieux sous les mers* plutôt que d'en lire le texte original.

Quoi qu'il en soit, la république ou la dictature des enfants ne faisant pas partie des réalités de notre monde, le système d'éducation qui les encadre et les prépare à leur futur rôle de citoyens sérieux s'appuie toujours essentiellement sur le livre, outil indispensable, même compte tenu des techniques audiovisuelles intégrées aux méthodes pédagogiques contemporaines.

De ce fait, l'enfant qui lit beaucoup est admiré. Celui qui ne lit pas est culpabilisé.

Il semblerait normal, dans ces conditions, que *tout* soit mis en oeuvre pour développer le goût de la lecture chez les enfants. Mais comment ? Par quels moyens ?

Les parents se plaignent : "Mon enfant ne lit pas. Seule la bande dessinée l'intéresse. Il est fasciné par la télévision. Je n'arrive pas à l'en arracher. Que font donc les enseignants pour inculquer à leurs élèves l'amour des livres ?"

Les enseignants constatent à leur tour l'existence d'un problème sérieux dans le domaine de la lecture. En dépit de la bonne volonté dont ils font montre, ils considèrent néanmoins que personne ne leur donne des directives précises pour agir dans ce sens; que même s'ils prenaient des initiatives pour imaginer des solutions originales, il se trouverait toujours quelqu'un pour leur reprocher d'avoir délaissé les manuels. Dans ces conditions, ils préfèrent s'en tenir strictement aux directives reçues.

Directeurs d'école, commissions scolaires et ministère de l'Éducation souhaitent, évidemment, que les élèves développent de bonnes habitudes de lecture. Mais ils n'ont pas de politiques précises à proposer.

Bref, dès que l'on dépasse le stade des vœux pieux pour aborder celui des actions pratiques et positives, le paradoxe s'installe dans toute son ampleur.



Idéalement, c'est grâce à l'action complémentaire des parents et de l'école qu'il serait possible d'améliorer une situation dont tous se plaignent mais dont personne ne revendique la responsabilité.

Du côté des parents, sait-on seulement combien d'entre eux participent, avec la patience nécessaire, au développement de l'amour du livre chez leurs enfants d'âge préscolaire, ne serait-ce qu'en leur achetant parfois des livres, en les conduisant régulièrement à la bibliothèque publique où l'on constate de réels efforts pour développer la section des petits, en s'intéressant au contenu des livres feuilletés ou lus par leurs enfants ? Prendre le temps de leur parler, leur fournir des explications, leur montrer que l'on s'intéresse à leurs livres constituent des éléments infaillibles de motivation chez les petits.

La plupart du temps, les parents ont tendance à croire – bien à tort – que le goût de la lecture naîtra automatiquement lorsque l'enfant maîtrisera le mécanisme de la lecture. Or, puisque l'apprentissage de la lecture se fait à l'école, disent-ils, la responsabilité du développement du goût de la lecture incombe aux seuls éducateurs. Qu'ils aient partiellement tort ou qu'ils aient partiellement raison ne change rien au fait qu'à toutes fins utiles, en ce qui les concerne, la balle se trouve en permanence dans le camp de l'école.

Que fait-on donc du côté de l'école pour stimuler chez les élèves l'amour des livres ?

Je pars d'une idée simple : pour aimer les livres, il faut d'abord les lire.

Or, compte tenu des limitations du contenu des manuels scolaires, notamment en ce qui concerne l'enseignement du français, compte tenu également de la masse énorme de livres et de bandes dessinées mis à la disposition des enfants par les circuits commerciaux, il s'agirait :

– d'admettre d'abord que l'apprentissage de la lecture peut se faire également dans les livres de divertissement;

– de chercher ensuite les possibilités d'utilisation des meilleurs échantillons de cette littérature enfantine dans l'exercice même de la classe.

Une telle diversification des lectures aurait des conséquences positives à la fois en ce qui concerne la connaissance des livres et l'acquisition de l'habitude de lire, sans compter l'enrichissement culturel qu'elle apporterait aux enfants.

En outre, étant donné la situation particulière de la culture québécoise par rapport à la culture francophone européenne, il s'agirait de familiariser les enfants d'ici, dès la maternelle et à chaque niveau de l'enseignement élémentaire, avec la littérature enfantine québécoise créée à leur intention.

Il est évident que, dans une telle conception globale de l'utilisation des livres, la bibliothèque scolaire deviendrait automatiquement un lieu privilégié; elle occuperait une place de premier plan dans les activités quotidiennes des élèves et des enseignants. Ses portes demeureraient ouvertes toute la journée; on y faciliterait l'accès aux livres par tous les moyens; elle contiendrait pour tous les groupes d'âge un choix de collections variées et actuelles de livres, de périodiques et de documents audio-visuels fréquemment renouvelés; des bibliothécaires compétents y guideraient le choix des enfants, en fonction des besoins et des intérêts spécifiques de chacun d'eux.

En un mot, il s'agirait de modifier, dans le cadre scolaire, les rapports quotidiens des enfants avec les livres, en leur permettant à la fois de s'instruire et de se distraire dans une intimité directe avec les livres.

Il est évident qu'un tel changement de philosophie bousculerait des habitudes ancrées depuis longtemps aux divers paliers de notre système scolaire. Aussi, est-ce avec une satisfaction compréhensible que j'avais pris connaissance d'un rapport, publié en avril 1976 par le Service général des moyens d'enseignement du ministère de l'Éducation, présenté par Rubin Sirkis : *l'Utilisation du livre et de la bibliothèque à l'école élémentaire*¹.

À l'issue d'une enquête menée scrupuleusement, les constatations objectives contenues dans ce texte reconfirmaient de nombreuses lacunes dans les domaines délimités par son titre.

Des suggestions circonspectes, voire modestes et aisément réalisables, s'adressant au ministère de l'Éducation, aux commissions scolaires, aux directeurs d'école et aux enseignants, y étaient proposées en guise de conclusion.

J'ai eu la curiosité de vérifier si, deux ans après la mise en circulation d'un rapport comme celui-ci, quelque chose avait bougé quelque part. Et comme ce sont les aboutissants qui m'intéressent au premier chef, je suis allée cueillir mes informations dans les écoles.

Nous sommes en présence d'un problème à deux composantes majeures. La première, l'utilisation des livres de divertissement dans le cadre des activités scolaires, relève des programmes et de la méthode d'enseignement; elle implique tellement de personnes et d'instances à chaque palier de responsabilité (ministère de l'Éducation, commissions scolaires, conseillers pédagogiques, programmes de formation des maîtres, directeurs d'école, enseignants) qu'il serait irréaliste d'espérer un quelconque changement en l'espace de deux ans.



1. Rubin Sirkis, *l'Utilisation du livre et de la bibliothèque à l'école élémentaire : réflexions et observations*. Publication du gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, Service général des moyens d'enseignement. Code : 54-4022/TER-01-0476. 1976.

En revanche, la seconde composante, à savoir l'utilisation de la bibliothèque à l'école élémentaire, relève de quelques mesures administratives. Et il suffit d'aller voir comment fonctionnent les bibliothèques scolaires, pour être en mesure d'évaluer la situation qui prévaut.

Je commence avec les bonnes nouvelles : la plupart des écoles ont une bibliothèque centrale.

Mais il suffit de poser quelques questions pour réaliser que la liste des bonnes nouvelles s'arrête ici.

— Qui a la responsabilité de la bibliothèque ?

Personne. Il n'y a pas de bibliothécaire.

— La bibliothèque est-elle ouverte toute la journée ?

Non. Parce qu'il n'y a pas de bibliothécaire.

— Mais alors, quand les élèves peuvent-ils se rendre à la bibliothèque ?

Une fois par semaine, accompagnés de leur professeur qui fait office de bibliothécaire durant cette visite.

— Quelle est la durée de cette visite ?

Ici, vingt minutes; là, une demi-heure.

— Que peuvent faire les enfants en vingt minutes ?

Ils ont juste le temps de choisir quelques livres pour les emporter avec eux.

— Que se passerait-il si un enfant désirait se rendre à la bibliothèque en dehors de la visite hebdomadaire de vingt minutes ?

Rien. Il trouverait la porte de la bibliothèque fermée à clef.

Certes, dans quelques écoles les parents ont voulu s'impliquer directement dans le fonctionnement de la bibliothèque, en y assurant un service bénévole. Leur aide consiste à garder la bibliothèque ouverte à heures fixes, à surveiller les enfants qui s'y rendent et à ranger les livres déplacés.

Partout ailleurs, la bibliothèque scolaire demeure un endroit que les élèves ne peuvent fréquenter dans le cadre de leurs activités quotidiennes. La visite hebdomadaire de quelques minutes que l'on organise pour eux revêt davantage l'aspect d'un rite que l'on pratique plus ou moins pour la forme, peut-être par acquit de conscience, peut-être pour justifier l'existence de la bibliothèque.

Nous sommes très loin de la conception idéale de la bibliothèque que les élèves fréquenteraient sans façon, où ils seraient encouragés à développer ce contact direct spontané avec les livres, où ils pourraient bénéficier des conseils d'une personne qualifiée pour choisir les livres qui correspondent à leurs besoins particuliers.

Pourtant, il suffirait d'une décision administrative au niveau des commissions scolaires, voire des directeurs d'école, pour renverser cette situation qui est en contradiction flagrante avec l'importance de la lecture dans notre système d'éducation, et avec les récriminations émanant de toute part à l'effet que les enfants ne lisent pas.

Je ne prétends pas que la création du poste de bibliothécaire à temps plein ou à temps partiel dans chaque école réglerait le problème de la lecture chez les enfants. Mais je considère que cela en constitue le premier pas, relativement le plus facile à franchir; si l'on adopte l'idée qu'une bibliothèque scolaire

doit occuper une place centrale dans la vie d'une école, l'on trouvera le moyen de débloquer le budget de fonctionnement correspondant. Et, pour y parvenir, la sensibilisation et l'action concertée des parents, de la direction de l'école et des enseignants pourraient jouer un rôle déterminant.

Lors de mon investigation, j'ai également eu la curiosité d'examiner le contenu des bibliothèques scolaires visitées.

Dans la plupart, on trouve quatre blocs importants de livres : a) les livres d'images pour les plus jeunes; b) les documentaires; c) certaines séries de bandes dessinées; d) la file ininterrompue des romans de série (*le Club des cinq, le Clan des sept*, etc.).

L'impression générale que l'on éprouve est que l'on se trouve en présence d'une accumulation de livres plutôt que de bibliothèques planifiées pédagogiquement.

Cette impression se confirme lorsqu'on essaie d'obtenir des éclaircissements sur les modalités d'achat des livres. Qui les choisit ? En fonction de quels critères ?

Le budget annuel moyen par élève, pour l'achat de nouveaux livres, est d'environ \$2.00. Dans certaines écoles, la question du choix est vite réglée : on consacre la quasi-totalité du budget alloué à l'achat d'une série encyclopédique.

Dans d'autres écoles, les enseignants sont consultés selon deux modalités : vers la fin de l'année scolaire, ils sont libérés pendant une demi-journée, afin de visiter une librairie et d'établir leur liste de commande. Mais leurs connaissances en littérature enfantine étant souvent plutôt vagues, leur choix se fait en fonction de critères incontrôlables. Ou alors, on leur distribue une liste de livres émanant de la commission scolaire, et on leur demande d'y choisir les titres qu'ils préfèrent, sans même avoir vu les livres.

Dans environ 25 pour cent des écoles, enfin, l'achat annuel des livres se fait directement par la commission scolaire, qui peut ne pas connaître les besoins spécifiques de chaque école.

Dans la plupart des cas mentionnés, l'absence de personnes compétentes en littérature enfantine se fait sentir, et elle résulte en ceci que les bibliothèques scolaires ne sont pas équipées d'une manière équilibrée.

Et enfin, j'ai voulu voir si, au moins, la littérature enfantine québécoise contemporaine occupe la place qui lui revient dans nos bibliothèques scolaires.

Mes recherches m'ont fait découvrir, parfois, quelques livres antédiluviens auxquels personne n'avait touché depuis fort longtemps. Il m'est arrivé de remarquer également, dans certaines bibliothèques, la présence des livres d'un ou de deux auteurs contemporains. Mais je suis en mesure d'affirmer, qu'en règle générale, la littérature enfantine québécoise est absente des rayons de nos bibliothèques scolaires ! Cela n'a rien d'étonnant : la plupart des directeurs d'école et des enseignants interrogés m'ont confié qu'ils ignoraient l'existence d'une telle littérature...

Parents et éducateurs, nous nous plaignons à l'unisson que nos enfants ne lisent pas. Avons-nous le courage d'admettre que nous sommes loin d'avoir épuisé les moyens susceptibles d'éveiller en eux le goût de la lecture ?